

# **“Je me réveillais enveloppé d’un silence ample et doux “**

Eça de Queiroz

Jacinto, jeune millionnaire portugais a vécu toute sa vie à Paris, dans une opulence démesurée. Dans son hôtel particulier du 202 des Champs-Élysées, rien ne manque de tout ce qui faisait le progrès en cette fin de XIXème siècle. L’électricité, un ascenseur pour monter du rez-de-chaussée au premier étage... et même plusieurs inventions spécialement créés pour son usage personnel tels un téléphone qui lui permet de écouter l’Opéra sans aller au théâtre, ou une machine à boutonner ses culottes !

Mais il s’ennuie, il souffre du spleen de façon désespérante.

A l’occasion d’une panne générale d’électricité qui détraque toute ses merveilles de la technologie, il prend la décision de quitter Paris et de visiter enfin ses propriétés portugaises, qu’il n’a jamais vu.

Ce sont ces aventures que l’immense écrivain Eça de Queiroz nous décrit dans ce roman où nous allons cueillir Jacinto au saut du lit dans le Sudexpress, au moment où il découvre, pour la première fois, son pays d’origine.



Chez Eça de Queiroz à côté de la gare de Tormes-Caldas de Aregos, Ligne du Douro  
©Dario Silva, 2008

*Je me réveillais enveloppé d'un silence ample et doux. Nous étions dans une gare toute tranquille, toute bien balayée, avec des roses blanches grimpant sur les murs — et d'autres roses en massif, dans un jardin où un petit bassin couvert de mousse dormait sous deux mimosas en fleur qui exhalaient un parfum délicieux. Un jeune garçon pâle, avec une veste couleur miel, faisait ployer contre le sol sa baguette en contemplant pensivement le train. Accroupie contre la grille de son potager, une vieille, devant son panier d'oeufs, comptait des monnaies de cuivre sur ses genoux. Sur le toit, des courges séchaient. Au-dessus brillait de tout son éclat ce bleu profond, généreux et doux dont mes yeux languissaient.*

*Je secouai violemment Jacinto :*

*— Réveille-toi, mon vieux, te voilà dans ton pays !*

*Il désentortilla ses pieds de ma veste, lissa sa moustache et vint sans hâte à la fenêtre que j'avais ouverte, faire connaissance avec son pays.*

*— Alors c'est le Portugal, hein ? ... Ça sent bon.*

*— Bien sûr que ça sent bon, animal !*

*La clochette tinta paresseusement. Et le train glissa, posément, comme s'il se promenait pour son plaisir sur les deux rubans d'acier, jouissant avec des sifflements d'admiration de la beauté de la terre et du ciel.*

*Mon Prince ouvrait les bras, désolé :*

*— Et même pas une chemise, même pas une brosse, même pas une goutte d'eau de Cologne !  
J'entre au Portugal, immonde !*



[...]

*Nous roulions à flanc de montagne, au-dessus d'étagements rocheux qui dégringolaient jusqu'à de larges terrasses couvertes de vignes. En bas, dans un espace dégagé, se dressait une maison noble, toute blanche, d'une reposante opulence, avec sa petite chapelle soigneusement chaulée au milieu d'une orangerie aux fruits mûrs. Le long du fleuve, dont l'eau trouble et lente n'éclatait même pas contre les rochers, descendait, sa voile toute gonflée, un bateau nonchalant, chargé de barriques. De l'autre côté, d'autres terrasses, d'un vert pâle comme le réséda, avec des oliviers rapetissés par l'immensité des montagnes, s'élevaient vers d'autres cimes qui disparaissaient, toutes blanches et ensoleillées, dans la profusion délicate du bleu. Jacinto caressait les poils tombant de sa moustache :*

*— le Douro, hein ?... Intéressant, ça ne manque pas de grandeur. Mais ce qu'il y a, c'est que j'ai une de ces faims, Zé Fernandes !*

*— Ah ! ça, moi aussi !*

*Eça de Queiroz (vers 1900)*

*202, Champs-Élysées*

*Traduction : Marie-Hélène Piwnik*

*ed. La Différence*

*en collection de poche : ed. Folio*